

Je lui disais mon jeune arbre  
il était beau comme un pin  
la première fois que je le vis  
~~Et~~ se feu<sup>était</sup> si douce  
la première fois que je l'attriquis  
et toutes les autres fois  
Si douce  
que d'y penser aujourd'hui  
me fait comme lorsqu'  
~~lorsqu'~~ on ne sent plus sa bouche  
Je lui disais mon jeune arbre  
lisse et droit  
Quand je le serrais contre moi  
je pensais au vent  
à un bouillon ou à un feu  
quand il me pénétrait dans os  
je ne pensais plus à rien



**«JE ME  
PROMETS  
D'ÉCLATANTES  
REVANCHES»**

«*Je me promets d'éclatantes revanches*»  
se prolonge sur [www.editions-iconoclaste.fr](http://www.editions-iconoclaste.fr)

© L'Iconoclaste, Paris, 2017  
Tous droits réservés pour tous pays.

L'Iconoclaste  
27, rue Jacob, 75006 Paris  
Tél. : 01 42 17 47 80  
[iconoclaste@editions-iconoclaste.fr](mailto:iconoclaste@editions-iconoclaste.fr)

VALENTINE GOBY

**«JE ME  
PROMETS  
D'ÉCLATANTES  
REVANCHES»**

Une lecture intime de  
Charlotte Delbo



L'ICONOCLASTE



## D'une revenante à l'autre

La femme qui m'a révélé Charlotte Delbo revenait d'entre les morts. Je me souviens de l'instant où Marie-José Chombart de Lauwe, ancienne résistante et déportée à Ravensbrück, a prononcé son nom. Elle est assise sur une chaise dans sa maison d'Antony, les coudes relevés sur la table à manger, menton posé sur ses doigts enlacés, ses yeux gris épinglés aux miens. Le soleil de septembre couronne ses cheveux d'une lumière d'opale. Je viens de lui dévoiler mon projet de livre autour de la pouponnière du camp de Ravensbrück, qui s'appellera deux ans plus tard *Kindezimmer*, et où elle sera Sabine, vingt ans,

déportée en charge des nourrissons nés dans le camp. Je n'ai pas encore osé prononcer le mot roman, le mot fiction. J'ai seulement parlé de littérature. Elle sourit : Avez-vous lu Charlotte Delbo ? Non ; je ne connais pas ce nom. Charlotte Delbo aussi est revenue d'entre les morts, et de plus loin encore : d'Auschwitz-Birkenau.

J'ai cherché les livres de Charlotte Delbo, alors souvent absents des rayons de librairies, disponibles en rares exemplaires dans quelques bibliothèques. J'ai ouvert *Aucun de nous ne reviendra*, et cette voix m'a saisie comme nulle autre. Je suis entrée à Auschwitz par la langue. Auschwitz où, je l'ai tant entendu, il est exclu d'entrer autrement que par l'expérience : on reste toujours au seuil, même conduit par l'art, par l'histoire, un corps épargné ne peut se figurer Auschwitz. « Revenue d'entre les morts\* »<sup>1</sup>, de

---

\* Les références des citations issues de l'œuvre de Charlotte Delbo se trouvent en fin de volume, par ordre d'apparition.



cet endroit où le langage commun s'épuise à saisir un réel qui l'excède sans cesse, puis cède au silence et au néant des chambres à gaz, Charlotte Delbo lutte contre l'impuissance de la langue : il n'y a pas d'« indicible », clame-t-elle, elle le répète de poème en poème, pliant la langue à son projet sans en nier la folie. À la lire, j'ai pensé qu'écrire, c'est peut-être exactement cela : forger une langue capable de nous ramener d'entre nos morts ; la langue de nos confins où nous nous croyons muets.

J'ai lu les livres de Charlotte Delbo – si peu de livres, hélas. D'abord ils ont été pour moi les mots d'une femme sans visage, sans corps, sans âge, une silhouette détournée sur le blanc d'Auschwitz, et peu m'importait qu'elle n'ait pas d'histoire : elle était souffle. J'ai donné à son nom la rondeur polie, close sur elle-même d'un galet de rivière, je n'ai pas cherché à percer le mystère de sa vie, à replacer ses textes dans une

perspective historique, à connaître la couleur de ses yeux, à entendre son rire.

Je ne savais pas qu'elle était née en 1913 en région parisienne, dans une modeste famille d'immigrés italiens. Je ne savais pas qu'elle avait étudié la sténodactylo et l'anglais, s'était inscrite aux jeunesses communistes dans les années 1930, et à l'université ouvrière en philosophie. Je ne savais pas qu'elle avait épousé Georges Dudach, militant communiste. Je ne savais pas qu'elle avait écrit les pages théâtre et littérature de la *Revue universelle des jeunesses communistes*. Je ne savais pas qu'elle avait rencontré l'acteur et metteur en scène Louis Jouvet, qu'elle était devenue sa secrétaire. Je savais qu'elle avait été résistante. Je savais qu'elle avait été arrêtée, j'ignorais quand et comment. Je ne savais pas que son mari avait été fusillé au Mont-Valérien. Je savais par ses livres qu'en janvier 1943 elle avait été déportée à Auschwitz, puis à Ravensbrück. Je ne savais

pas qu'elle avait travaillé pour l'ONU après la guerre, et pour le philosophe Henri Lefebvre. Je ne savais pas qu'elle était morte en 1985 d'un cancer du poumon. Je n'avais aucune image, aucune photographie. Je partageais l'ignorance commune qui a longtemps tenu dans l'ombre la femme et l'œuvre, comme tant d'œuvres de femmes.

En 2013, une biographie de Charlotte Delbo est parue pour le centenaire de sa naissance. Ses livres ont été réimprimés, des pièces de théâtre éditées pour la première fois. Il y a eu des lectures et des spectacles, des colloques, quelques émissions radio. Des archives exhumées, des portraits, et même une rediffusion de sa voix enregistrée chez Jacques Chancel en 1974, pièce unique, bouleversante. Soudain Charlotte Delbo n'était plus un galet de rivière rond et clos, elle avait un corps, une voix, une enfance, une histoire. Alors m'est venu le désir de comprendre, au-delà de ma pure sensation

de lecture et à travers ses mots à elle, son geste d'écriture. Sa nécessité profonde et sa genèse. Sa singularité dans le testament collectif des rescapés et témoins. Son choix de la littérature pour revenir d'entre les morts, de ces territoires où « la vie est bien plus terrifiante que la mort »<sup>2</sup>, elle qui a préféré la vie.

Avant toute chose, je voudrais retrouver les sensations de ma première lecture, celle des rayonnages de la bibliothèque Clignancourt, qui se suffisait à elle-même. Défaire l'empreinte du temps sur l'instant, revenir, comme je l'ai tenté dans l'écriture de la déportation, à l'expérience « pure », dépouillée de tout savoir : entrer à Auschwitz par la puissance de la langue.

Et ensuite restituer ma rencontre posthume avec la femme de chair et de sang, et mon voyage dans la compréhension de son geste d'écriture, qui a tant questionné le mien : quitter Auschwitz par l'écriture.

C'est mon voyage et non le sien. Je ne détiens aucune clé, j'ignore bien des motifs souterrains, des intentions silencieuses, conscientes ou inconscientes de Charlotte Delbo, j'émetts seulement des hypothèses. Je cherche des clés moins en elle qu'en moi. Ce que j'écris, c'est un regard. Une tentative de décryptage du processus intime à l'œuvre entre auteur et lecteur, une traversée sur le fil mince, tremblant, qui nous relie l'un à l'autre, l'une à l'autre; relie nos langues, nos morts, notre préférence pour la vie.